SIMPLE EXTRAIT DU LIVRE DE M. NECKER, SUR SON ADMINISTRATION.

J'IGNORE si un grand nombre de bons citoyens ont partagé le sentiment pénible que je ressentois de l'ingratitude qu'on avoit témoignée à M. Necker ; mais je sais que je ne m'étois refusé à l'exprimer que par le respect même que son malheur me faisoit éprouver ; je ne voulois pas qu'un hommage isolé vînt interrompre un silence qui devenoit moins offensant, en étant plus absolu, parce qu'il avoit d'autant plus le caractere de l'injustice ; je trouvois que la nation entiere, ou M. Necker lui-même, avoient seuls le droit de le troubler. M. Necker m'a satisfait ; je ne viens point ici pour juger son livre suivant les principes de l'aristocratie ou de la démocratie : lui-même s'est plus occupé de se relever du poids de l'ingratitude, que de discuter chaque décret

conſtitutionnel, & combattre ſans ceſſe entre l'amour de la liberté & la haîne des coupables moyens employés par quelques-uns de ſes défenſeurs. On voit tour à tour ces deux ſentimens s'emparer de ſon eſprit & de ſon cœur, & ne permettre à cette ame ſi vraie aucun mouvement d'approbation & de blâme qui ne ſoit ſuivi d'un regret ou d'une eſpérance. Mais ſi l'on pouvoit mettre en doute cette horreur du deſpotiſme & cet intérêt paternel, s'il eſt permis de le dire, qu'il montre à chaque inſtant pour cette nation qui lui a témoigné tant d'ingratitude, j'en appellerois à ſes actions, & je demanderois quel homme a autant ſervi la révolution que M. Necker. Allez apprendre des ariſtocrates ce que vous devez penſer de lui, & que du moins une fois la haîne inſtruiſe l'amour. On me dira que je prends dans l'ouvrage même de M. Necker la récapitulation de ſes ſervices : je pourrois en avoir la preuve ailleurs ; mais c'eſt là pour moi la plus irrécuſable. Je le dis hautement : je ne connois à perſonne autant de vertus qu'à M. Necker; je l'eſtime de toute la puiſſance de mon ame, & je n'ai pas un doute que ſi ce n'eſt pas là l'opinion exprimée de quelques-uns, c'eſt la conſcience de tous. Je ne parlerai que de ſon dernier miniſtere, quoique le premier appartienne bien plus à la nation qu'au roi.

1°. M. Necker a convoqué les états généraux, étant le seul homme qui, par son crédit & ses talens en finances, pût se passer de leurs secours.

2°. M. Necker a voulu le doublement du tiers; il s'est seul chargé de cette grande responsabilité vis-à-vis de la cour & des puissans d'alors; & sans le doublement du tiers, il n'y avoit pas de révolution.

3°. M. Necker, pendant près d'un an avant la création des assignats, a seul empeché la banqueroute.

4°. Pendant plus d'une année, par une activité & une générosité sans exemple, il a préservé la France, & sur-tout Paris, des horreurs de la famine.

5°. Il nous a sauvés de la guerre civile, en empêchant le roi de partir le 5 octobre.

6°. En le déterminant à venir, le 5 février, jurer la constitution au milieu de l'assemblée, il a décidé cette union du roi avec elle, que les aristocrates ne pardonneront jamais. Je laisse plusieurs autres services qui, divisés, auroient mérité & obtenu la reconnoissance de l'assemblée pour plusieurs hommes différens. Il n'est pas un de ceux que je viens de retracer qui ne mérite le nom de bienfaiteur de la patrie. Je ne rappellerai

point de même l'atroce indifférence dont ils ont été payés ; mais je veux montrer avec quelle ame douce, quoique fiere, cet homme d'une nature angélique ressent l'offense qu'il a reçue. Après avoir rappelé les motifs généreux qui lui faisoient craindre la publicité d'un livre rouge, où les seules fautes de ses prédécesseurs, de ses plus grands ennemis, étoient inscrites, il ajoute : « Ce qu'il » y avoit de généreux de ma part dans cette con- » duite, les uns n'ont pas daigné l'apercevoir, » les autres m'en ont fait un reproche ; on di- » roit qu'il n'y a plus de place aujourd'hui » dans les cœurs, si ce n'est pour la haîne & pour » la vengeance. Ah ! le mien est fermé & le » sera toujours à ces sentimens que je n'ai point » connus, & que je ne veux point connoître. » J'éprouve en ce moment, dans toute son éten- » due, l'oppression des injustices exercées contre » moi ; mais en les ressentant péniblement, c'est » encore, je l'assure, d'une maniere douce & sans » aucune espece d'aigreur.

» Quelquefois seulement, aux pieds de ces » montagnes où l'injustice des communes m'a » relégué, & dans les momens où j'entends les » vents furieux s'efforcer d'ébranler mon asile, & » renverser les arbres dont il est environné, il » m'arrive alors peut-être de dire comme le roi

» Léar : *Blow winos, rage blow i taxe not*
» *you, you elements, of unkindneſs, i called*
» *not you my children, never gave you king-*
» *dom* (1).

» Il me ſembloit, en commençant cet ou-
» vrage, que je le remplirois de mes reproches,
» & que je les adreſſerois à la nation entiere ;
» mais en me reſſouvenant des ſervices que je lui
» ai rendus, je me ſuis rappelé de même les mar-
» ques honorables de bienveillance que j'avois
» recues d'elle en d'autres temps ; &, comme le
» prophete, *après être venu ſur la montagne*
» *pour maudire, je ne voulois y reſter que pour*
» *bénir* ».

Ailleurs, s'attachant d'abord à ſon idée domi-
nante, il dit : « Ah ! que la morale ſert à tout,
» & que l'on eſt préſomptueux quand on croit
» que l'eſprit eſt le meilleur des guides ! Les hom-
» mes au milieu de leurs paſſions, les légiſlateurs
» au milieu de leurs immenſes travaux, les inno-
» vateurs au milieu de leurs bouillantes idées,
» ont beſoin de ſe rallier à un grand principe,

---

(1) Soufflez, vents impétueux, livrez-vous à votre fu-
reur ; je ne vous accuſe point d'ingratitude ; vous ne me
devez point votre exiſtence ; vous ne tenez point de moi
votre empire.

» s'ils ne veulent pas être exposés à déviet sans » cesse, s'ils ne veulent pas être conduits d'écarts » en écarts. La morale, ainsi que je l'ai dit dans » plusieurs de mes ouvrages, la morale est la sa- » gesse des siecles ; ceux qui la consultent, ceux » qui la respectent, se rangent autour d'un fanal » dont la brillante flamme est toujours entre- » tenue ; & guidés par cette lumiere, ils sont » sûrs de trouver leur route au milieu du laby- » rinthe des affaires, au milieu de tous les inté- » rêts qui se croisent & qui se combattent.

« Il ne me seroit pas difficile d'appliquer ces » réflexions à l'assemblée nationale, & de mon- » trer comment, avec une morale plus vigou- » reuse, elle eût évité ses principales erreurs. C'est » par la liberté de ses principes qu'elle s'est tirée » de beaucoup d'embarras ; mais c'est par leur » dépendance qu'elle les eût prévenus ; & cepen- » dant la morale des législateurs est la moins res- » treinte de toutes, parce que, dans une infinité » d'arrangemens civils, ils sont placés au dessus » des regles ; mais ils ne le sont jamais au dessus » de la justice, au dessus de la reconnoissance, » au dessus de la générosité envers les foibles, au » dessus des devoirs qu'impose la confiance, au » dessus de l'amour de l'ordre, au dessus du plus » saint des respects pour la vie des hommes & la

» sûreté du citoyen, ni au deſſus enfin de tant » d'autres vertus primitives.

» Combien n'eût pas été plus grande auſſi la » conſidération de l'aſſemblée, ſi en méditant » ces réflexions, ſi en y conformant ſa conduite, » elle en eût impoſé par la hauteur de ſon carac- » tere & la ſtabilité de ſes principes; car elle ſe » fût affranchie, par ce moyen, de ſes careſſes » continuelles à l'opinion, & n'eût pas inſenſi- » blement borné ſon attention à la connoître » promptement cette opinion, afin de prendre le » pas ſur elle, & d'ordonner à grand bruit ce » qu'elle vouloit ſourdement. L'aſſemblée eût alors » dirigé tous les eſprits ſans aucun effort; elle » eût paru comme ombragée par toutes les idées » de juſtice & de raiſon, &, placée ſous ce chêne » antique & ſacré dont les racines ſemblent tou- » cher à un autre monde, & dont toutes les » branches ſont nourries de la roſée du ciel, ſes » décrets, toujours aſſociés à l'eſprit de la mo- » rale, euſſent été reçus comme des paroles de » vie, & jamais elle n'eût penſé de ſe faire aſſiſter » de tant d'adjudans, indignes d'être les ſoutiens » des légiſlateurs de la France.

» Ici je ſens la néceſſité de m'arrêter un mo- » ment ſur moi-même. Je l'entends; on me re- » prochera mon attachement obſtiné aux prin-

» cipes de la juſtice, & on eſſayera de le dépri-
» mer, en y donnant de nouveau le nom de
» *pitié ariſtocratique.* Je ſais mieux que vous
» de quelle ſorte eſt la mienne. C'eſt pour vous
» les premiers que je l'ai connu ce ſentiment d'in-
» térêt; mais alors vous étiez ſans union & ſans
» force; c'eſt pour vous les premiers que j'ai
» combattu; & dans le temps où je me plaignois
» ſi fortement de l'indifférence qu'on vous témoi-
» gnoit; lorſque je parlois des égards qui vous
» étoient dus; lorſque je montrois une inquiétude
» continuelle ſur le ſort du peuple, c'étoit auſſi
» par des jeux de mots qu'on cherchoit à ridicu-
» liſer mes ſentimens. Je voudrois bien aimer
» d'autres que vous, lorſque vous m'abandonnez;
» je voudrois bien le pouvoir, mais je n'ai pas
» cette conſolation. Vos ennemis & les miens ont
» mis entre eux & moi une barriere que je ne
» chercherai jamais à rompre; ils doivent me
» haïr toujours, puiſqu'ils m'ont rendu reſpon-
» ſable de leurs propres fautes. Ce n'eſt pas moi
» cependant qui les ai encouragés à jouir ſans me-
» ſure de leur ancienne puiſſance; ce n'eſt pas
» moi qui les ai rendus inflexibles, lorſqu'il fal-
» loit commencer à traiter avec la fortune. Ah!
» s'ils n'étoient pas malheureux, s'ils n'étoient
» pas dans l'oppreſſion, combien de reproches

» n'aurois-je pas à leur faire ! Aussi quand je les
» défends encore dans leurs droits & leurs pro-
» priétés, ils ne croiront pas, je l'espere, que je
» songe un instant à les regagner. Je ne veux
» aujourd'hui ni d'eux ni de personne; c'est de
» mes souvenirs & de mes pensées que je cherche
» à vivre & à mourir; & quand je fixe mon at-
» tention sur la pureté des sentimens qui m'ont
» guidé, je ne trouve nulle part une association
» qui me convienne; & dans le besoin cependant
» que toute ame sensible en éprouve, je la forme
» cette association; je la forme en espérance avec
» les hommes honnêtes de tous les pays, avec
» ceux, en si petit nombre, dont la premiere pas-
» sion est l'amour du bien; c'est à eux seuls que je
» demande quelque affection, & c'est à eux seuls
» que je veux m'unir ».

Je ne rappelle point le récit déchirant que M. Necker fait lui-même des circonstances de son départ. Je consens à la douleur, mais je souffre trop de la honte, & ces souvenirs doivent en accabler un françois. M. Necker parle des inconvéniens attachés au besoin de captiver l'opinion dans toutes ces fluctuations.

« Je me suis toujours défendu, dit-il, de ces
» impressions vacillantes. L'unique soumission que
» j'ai eue, c'est peut-être pour la voix publique,

» pour ce retentiſſement qui reſſemble au bruit
» de la gloire ; mais ce n'eſt point en eſclave
» que j'ai ſuivi ce cul e. Toute dépendance ab-
» ſolue eût offenſé mon cœur & bleſſé ma fierté.
» Le ſeul autel que j'ai dreſſé, c'eſt à l'honneur
» & à la morale ; celui-là, jamais je ne l'ai
» quitté, ni au milieu des rayons de la majeſté
» royale, ni au milieu des violences & des cris
» menaçans de l'autorité populaire. Ah ! ſi près
» de cet autel il y eût eu plus de foule, ſi ſeule-
» ment tous ceux de ma croyance avoient voulu
» l'environner, la raiſon, cette céleſte flamme,
» auroit eu plus d'empire : mais le découragement
» les a ſaiſis, & ils ſont devenus indifférens à leurs
» opinions & à leurs amis. On diroit que le mou-
» vement & la vie ont paſſé en entier à l'eſprit
» de parti, & qu'ailleurs il n'en reſte plus, ni
» pour animer les ſentimens honnêtes & géné-
» reux, ni pour faire honte aux ingrats. On doit
» donc me pardonner d'avoir voulu retracer les
» principales circonſtances de mon adminiſtra-
» tion. Un jour, en des momens plus calmes,
» quelques ſouvenirs, quelques diſpoſitions de
» bonté s'y reprendront peut-être, & ce ſera ma
» ſeule récompenſe. Ah ! quelle juſtice eût été
» moins onéreuſe que celle dont j'euſſe été ſatis-
» fait, que celle due à un homme dont tous les

» vœux ſe bornoient à recevoir un peu d'affec-
» tion en retour de tant de ſervices, en retour
» au moins de cette profuſion de ſentimens dont
» il avoit donné des preuves ſi réelles. Rejeté donc
» de mes eſpérances, déchu de ma légitime at-
» tente, je me recueillerai dans mes propres pen-
» ſées, & là je retrouverai celle qui m'a ſi long-
» temps diſtrait de moi-même, & qui peut m'en
» diſtraire encore, l'occupation de la France,
» l'intérêt à ſa ſituation, l'inquiétude ſur ſa deſti-
» née. Je voudrois en vain m'affranchir de tous
» les liens qui m'uniſſent à ſon bonheur & à ſa
» gloire. Je réfléchis ſans ceſſe à une nation que
» j'ai tant aimée ; & quand elle m'oublie, quand
» elle me dit, comme Horace, *je ne te connois*
» *plus* ; j'ai préſente à mon cœur cette douce
» réponſe de ſon frere : *Je te connois encore,*
» *& c'eſt ce qui me tue.* »

Ah! lorſqu'on éprouve en liſant ces paſſages une émotion ſi profonde, on ſe demande comment il eſt poſſible, comment il eſt dans l'ordre des événemens, même les plus extraordinaires, qu'un tel homme ait été l'objet d'une ſemblable ingratitude ; on ne ſe l'explique pas, mais on ne peut s'en rendre compte que par le portrait même que M. Necker fait de lui ; on y verra toutes les vertus qu'à peine on honore dans un temps de calme,

la modération dans les idées, que la méditation fait à peine adopter, la justice à peine respectée dans le silence & le désintéressement des passions ; mais on n'y trouve aucun des défauts nommés *qualités révolutionnaires* ; il a tous les talens qui font éviter les malheurs, tous ceux même qui les réparent. Mais quand, au fort de la tempête, on a voulu jeter à la mer une partie de l'équipage, ce n'étoit pas lui qu'il falloit consulter. Il se peint aussi, dans plusieurs morceaux de son livre, soit comme le ministre du roi, soit comme celui du peuple.

« Le reproche qu'on répete le plus, se rap» porte à l'indifférence affectée que j'ai montrée » pour les moyens de corruption, moyens, dit» on, pratiqués dans tous les pays avec les assem» blées politiques ; & en suivant cette idée, les » personnes qui me traitent le mieux, tournent » en ridicule mes principes de morale. C'est avec » de pareils principes, s'il faut les en croire, » c'est avec une si fausse délicatesse que j'ai tout » perdu, & le plus artificieux des Machiavels » eût beaucoup mieux servi le roi & l'état.

» Je ne déguise point l'objection, & je mets » au nombre des singularités du temps présent, » d'être obligé d'y répondre. Le vil marché des » suffrages, la subornation des conscience, les » paiement des opinions mensongeres ; ces idées

» qu'en d'autres momens on eût rejetées comme » honteuses, il faut s'excuser aujourd'hui de ne » les avoir pas eues, & de n'y avoir pas obéi. » Quel reproche on me fait ! Est-ce à notre » âge, est-ce à moi que le déshonneur en appar- » tient ? Il ne me sera pas difficile, je le crois, de » me défendre avec les raisonnemens & les armes » de ces mêmes Machiavels qu'on regrette. Mais » avant de m'en servir, avant de m'y déterminer, » avant de pouvoir le faire sans rougir, je dois com- » mencer à dire, qu'ayant manifesté au roi de très- » bonne heure ma répugnance personnelle pour les » moyens de corruption, je remplis, par cet aveu » & par cette profession ouverte de mes senti- » mens, toute l'étendue de mes obligations en- » vers le monarque ; car il eût pu, dès cet instant, » appeler un autre ministre dans son conseil, & » suivre à cet égard l'exemple de tous les princes, » qui changent de serviteurs, lorsque ceux dont » ils ont fait choix, soit par le genre de leur » esprit, soit par leurs principes, ne conviennent » plus aux circonstances ; & le roi lui-même se » conduisit ainsi le 11 juillet.

» Je m'étois expliqué avec sa majesté de la ma- » niere la plus claire & la plus positive sur les » avantages & les désavantages de mon carac- » tere ; & lors d'une conférence qui se tint dans

» le cabinet de sa majesté vers l'époque de la
» convocation des états généraux, & où les
» principaux ministres assisterent, je me souviens
» d'avoir été conduit, par le mouvement de la
» discussion, à dire devant le roi, qu'aussi long-
» temps qu'un esprit sage, un caractere honnête, une
» ame élevée pourroient influer sur l'opinion, je
» serois peut-être un ministre aussi propre à servir
» l'état que personne ; mais que si jamais le cours
» des événemens exigeoit un Mazarin ou un Ri-
» chelieu (ce furent mes propres expressions),
» dès ce moment-là je ne conviendrois plus aux
» affaires publiques : & en effet, les hommes ont
» chacun leur nature ; & plus cette nature est
» fortement appropriée à de certaines circons-
» tances, moins elle est applicable à toutes in-
» distinctement. On n'est bien dans les grandes
» choses que d'une seule maniere ; car tous les
» commencemens de qualités, toutes ces super-
» ficies dont on a tant qu'on veut avec de l'esprit,
» ne composent un assortiment d'usage que pour
» les mouvemens légers de la société, ou pour
» les relations communes de la vie. Que l'on me
» place au milieu d'hommes encore susceptibles
» de raison & de sensibilité, je ferai, je le crois,
» quelque impression sur eux, & peut être je mé-
» riterai d'être choisi pour un de leurs guides ;

» mais s'il faut les tromper, s'il faut les corrompre, » ou bien s'il faut les environner de chaînes; s'il » faut impofer fur leurs têtes un joug d'airain, » je ne fuis plus l'homme d'un tel miniftere; il » faut alors chercher un Mazarin, trouver un » Richelieu.

Il continue plus loin: « Il falloit, dira-t-on, » en fe refufant aux moyens de corruption, ou » en les croyant impraticables, chercher du » moins à en impofer au nom du roi; il falloit » montrer plus d'énergie; il falloit, dès les pre» miers troubles qui fe font manifeftés, en ar» rêter les progrès par les mefures les plus vigou» reufes, & courir hardiment la chance de tous » les événemens poffibles.

» Mais s'eft-on bien trouvé d'un fyftême de » ce genre au mois de juillet 1789? Et depuis » cette époque, avec la défection des troupes » & l'armement général du royaume, la chance » étoit-elle devenue plus favorable?

» Il me femble qu'on eût pu demander à ceux » qui fe font toujours montrés partifans des ré» folutions extrêmes, & qui ne redoutoient pas » même les malheurs de la guerre civile; il me » femble qu'on eût pu leur demander de vou» loir bien accompagner leurs reproches & leurs » confeils d'un plan de campagne approprié

» du moins à l'une des circonſtances dans leſ-
» quelles le roi s'eſt trouvé. Ce ne ſeroit pas trop
» exiger de ceux qui parlent avec dédain des diſ-
» poſitions de ſageſſe & de prudence adoptées
» par le gouvernement, & qui regrettent, mais
» toujours d'une maniere générale, les partis
» de force & de rigueur. La diſcuſſion ſur les
» affaires publiques deviendroit purement idéale
» & ſcolaſtique, ſi on la ſéparoit de l'apprécia-
» tion des moyens d'exécution; & c'eſt ainſi mal-
» heureuſement qu'au bout d'un certain temps
» il ne reſte ſouvent d'une queſtion politique que
» ſa théorie, & le jugement qu'on en porte n'a
» plus d'application aux choſes réelles.

» On dira peut-être qu'avant la révolution du
» mois de juillet 1789, & avant le temps où la
» marche de l'autorité royale a été circonſcrite,
» & par les circonſtances, & par les décrets lé-
» giſlatifs, il y avoit eu déjà des inſurrections,
» & qu'alors un grand exemple en auroit im-
» poſé; mais on ne peut en citer que deux re-
» marquables, l'une à Paris, dans le faubourg
» Saint-Antoine, & qui fut arrêtée avec célé-
» rité par le déploiement de la force militaire;
» l'autre à Marſeille, & celle-là n'étoit point
» une effervescence du moment; elle fut ſou-
» tenue par la majeure partie des citoyens; elle
tenoit

» tenoit à l'esprit du temps, & je crois qu'on » auroit risqué beaucoup en usant inconsidérément des moyens de violence, & en les préférant à la marche mesurée qui rétablit le » calme sans effusion de sang. La chance d'un » bouleversement dans une ville aussi peuplée, » aussi riche, aussi commerçante que celle de » Marseille, dans une ville encore où les vapeurs » meurtrieres du levant sont arrêtées, où la » peste est tenue comme prisonniere, dans une » ville qui sert ainsi de sauve-garde à tout le » royaume; une telle chance présente à l'imagination un danger si grand, si terrible, qu'il faut » bénir encore, avec tous les honnêtes citoyens » de Marseille, les sages dispositions qui l'ont » écartée; & sous le poids des plus tristes pensées, » j'ai le droit cependant de faire apercevoir que » dans le cours inoui des événemens les plus inattendus, & au milieu des défiances & des agitations qui les ont précédés, suivis, accompagnés, » & à travers enfin tant d'orages, c'est la prudence, » la modération du gouvernement, c'est la circonspection de sa marche, qui ont prévenu » peut-être la subversion du royaume.

» Enfin, & j'ai déjà mis sur la voie de cette » idée, j'avois vu de bonne heure les imaginations emportées par toutes sortes de projets,

» j'avois conçu de la défiance pour un pouvoir
» inconnu, qui, en maîtrisant toutes les opinions,
» enveloppoit d'un nuage sa marche & ses der-
» niers desseins, & je fus amené à penser que
» l'attachement de la nation à la personne du
» roi, ce sentiment si précieux dans tous les
» temps, pouvoit encore devenir l'appui de la
» royauté; guidé par une réflexion dont l'appli-
» cation sans doute me paroissoit à moi-même
» infiniment incertaine, mais dont la gravité
» fixoit mon attention, je mis un nouvel intérêt
» aux ménagemens & aux actes de modéra-
» tion propres à conserver au roi l'affection de
» ses peuples.

» C'est, comme je l'ai dit, pour répondre aux
» reproches de tous les partis, que je me suis
» arrêté à développer les inconvéniens attachés
» aux moyens de corruption & à l'usage incon-
» sidéré de la force. On me demandera peut-être
» pourquoi je n'ai pas mis au moins plus de
» suite à gagner par des soins & par des ma-
» nieres les hommes les plus en crédit dans les
» communes ?

» Je n'ai jamais manqué à aucun des égards
» qu'ils avoient droit d'attendre, & je les ai pré-
» venus par tous les genres d'attention & de po-
» litesse que la multitude de mes occupations

» me permettoit; mais il eût fallu dépoſer toute
» eſpece de fierté, pour ſe plier ſans réſerve à leur
» joug & à ſes formes. Pluſieurs ont montré de
» bonne heure qu'ils aimoient par-deſſus tout
» le commandement & le ton d'autorité; rien
» de ce qui étoit accordé ne leur convenoit; rien
» de ce qui étoit volontaire de la part du gouver-
» nement ne s'allioit à leurs vues; ils vouloient
» enlever les choſes données, & conquérir les
» biens obtenus: la ſenſibilité, la reconnoiſ-
» ſance, & toutes les affections douces, ou leur
» étoient étrangeres, ou leur paroiſſoient indi-
» gnes d'une grande politique; & comme j'ai
» toujours eu l'ame ouverte à ces émotions,
» nous ne pouvions guere aller enſemble.

» Je ne ſais dans lequel de mes diſcours à l'aſſem-
» blée nationale ma voix ſe reſſentit un moment
» de l'oppreſſion de mon ame. *Ah! il eſt ſen-*
» *ſible*, dit alors un des députés les plus mar-
» quans dans le parti, *il n'eſt donc pas homme*
» *d'état!* Quel axiome, en le conſidérant d'une
» maniere générale! Il ſeroit plus juſte de dire
» qu'en adminiſtration comme dans toutes les
» affaires publiques, la ſéchereſſe du cœur amene
» ou entretient la ſtérilité des idées; c'eſt un
» ſens du moins qui manque à l'eſprit, & c'eſt
» le plus pénétrant, le plus ſecourable de tous.

» Il eſt encore un point ſur lequel je ne pou-
» vois m'accorder avec ces Meſſieurs ; ils ont
» trop montré que pour arriver à un but, les
» moyens leur étoient indifférens ; & moi je
» crois qu'à un terme digne de nos ſouhaits, il
» eſt toujours un chemin honorable qui y con-
» duit, & que, fût-il plus long, il faut le pré-
» férer ; car dès nos premiers pas on ſe fait une
» idée de nos vues, & dans aucune entrepriſe
» rien ne reçoit ſon complément ſans l'accom-
» pagnement de ce beau moral qui attire le reſ-
» pect & la confiance. Auſſi de quelle force,
» de quelle violence n'a-t-on pas eu beſoin dans
» la marche qu'on a ſuivie ! Quel odieux, quel
» abominable uſage n'a-t-on pas été obligé de
» faire de la terreur & de l'épouvante ! Sur-tout
» à quelle eſpece d'hommes n'a-t-on pas été con-
» traint de s'unir ! & de quels ſpectres, de quels
» fantômes hideux n'a-t-on pas environné le
» berceau de la liberté, ce berceau que les
» mains paternelles du meilleur des rois avoient
» préparé avec une affection ſi généreuſe.

» Hélas ! avec tant d'avantages, il n'eût fallu
» peut-être que des vertus pour achever l'en-
» trepriſe ! Quels moyens on a préférés ! tandis
» qu'avec un peu de retenue dans ſes ſyſtêmes,
» avec un peu d'égards envers les opprimés,

» avec un peu de ménagement pour les antiques » opinions, fur-tout avec un peu d'amour & » de bonté, c'eft par des liens de foie qu'on » eût conduit au bonheur toute la France. J'ai » vu toujours une confédération entre la force » & l'habileté, jamais entre les hautes penfées » & les généreux fentimens; voilà pourquoi je » n'ai pu m'unir de goût, de rapport, & d'in- » clination avec les chefs du parti populaire; » & comme bientôt il eft entré dans leur poli- » tique de m'attaquer de toutes leurs armes, & » le nombre en eft grand, je n'aurois pu fans » aviliffement chercher d'aucune maniere à les » ramener à moi; & peut-être que pour cer- » tains caracteres c'eft un hommage de plus à la » liberté, une preuve d'amour conftant, que » d'y refter également fidele, nonobftant la ru- » deffe & l'âpreté des manieres de fes nouveaux » chevaliers. Mais quand je parle ici des prin- » cipaux conducteurs de l'affemblée nationale, » je crois devoir rendre un témoignage public » à ce grand nombre de députés dont les fen- » timens civiques font accompagnés des qualités » morales les plus eftimables; il ne leur a man- » qué peut-être qu'une voix plus fonore ou une » confiance plus grande dans leurs intentions » & dans leurs moyens. C'eft avec eux que je

» me ſerois accordé, c'eſt avec eux que j'aurois
» aſſuré le bonheur & la liberté ſans les ſecouſſes
» & les déſordres de l'anarchie, & ſur-tout ſans
» aucun appareil de férocité, ſans clameurs de
» haro, ſans torches incendiaires, ſans haches,
» & ſans coupe-têtes ».

Enfin on retrouve ſur-tout les ſentimens de M. Necker dans ſes réflexions ſur la déclaration des droits faite en Amérique. J'aurois voulu du moins, dit-il, qu'en prenant pour modele la déclaration des droits des américains, on eût conſervé cette belle profeſſion de foi.

« Article 17. *Aucun peuple ne peut conſerver un gouvernement libre & heureux, ſans être attaché par des liens fermes & conſtans aux regles de la juſtice, de la modération, de l'économie, de la tempérance, & de la vertu, & ſans recourir fréquemment à ces principes fondamentaux* ».

» Ah! tout étoit compris dans ces mémorables » paroles, & les devoirs du peuple, & les de- » voirs du légiſlateur. Voilà ce qu'il falloit avoir » préſent à ſa penſée; voilà ce qu'il falloit nous » dire & nous redire: la *juſtice*, la *modération*, » la *vertu*. Oui, ces principes ſont néceſſaires » pour rendre un gouvernement libre & heureux, » & il n'eſt aucun de nos regrets, aucun de nos

» reproches qui ne puſſent ſe rapporter à l'oubli
» d'une vérité ſi utile & ſi générale. Il eût fallu
» la graver ſur les murs de la ſalle où les députés
» de la France ſont réunis ; elle eût été pour eux
» un avertiſſement continuel & une leçon ſalu-
» taire ; elle eût ſervi du moins à bien entendre,
» à bien interpréter, à bien circonſcrire la pre-
» miere maxime de notre déclaration des droits.
» Les mots d'égalité & de liberté ſont beauté
» par-tout ; il n'eſt aucun philoſophe, aucun
» écrivain qui ne s'en ſoit ſervi avec ſuccès ; mais
» la juſte meſure des idées que ces mots repré-
» ſentent, leur exacte application, leur aſſorti-
» ment régulier aux circonſtances d'un pays & au
» caractere de ſes habitans, leur ſage combinai-
» ſon avec les foibleſſes & les paſſions inhérentes
» à l'humanité, & leur accord ſur-tout avec les
» préceptes de la morale ; voilà l'œuvre difficile,
» voilà celle qui peut honorer des légiſlateurs.
» Il ne faut que de l'abandon, pour porter les idées
» à leur extrême ; & dans toutes les ſciences
» c'eſt la marche ordinaire des adoleſcens ; mais
» la force d'arrêt, la plus rare & la plus pénible
» de toutes, n'appartient qu'à la vigueur de l'âge.
» Il faut laiſſer faire au temps qui entend tout
» cela mieux que les hommes d'un jour ; c'eſt
» lui qui ſe charge de rectifier ce qu'ils ont arrangé

» dans la ferveur de leur noviciat; mais il eſt
» permis de plaindre la génération qui doit leur
» ſervir de premiere étude ».

Quel touchant morceau que celui-ci, qui ſemble le réſultat de toutes les réflexions qu'il a exprimées dans ſon livre, & que ſon livre lui a ſuggérées.

» Ah! je le ſens bien, je ne ſuis plus de ce
» monde; la modération eſt proſcrite de toutes
» parts, & l'on ne peut plus ſe montrer que ſous un
» drapeau; on veut trouver par-tout une cocarde
» ou un panache, tout le reſte paroit fugitif; & ces
» marques diſtinctives de parti, on veut encore
» qu'elles ſoient portées par le miniſtre du roi.
» Les uns lui demandent de s'occuper uniquement
» de l'autorité royale; les autres de ſe ſervir de
» la confiance qui lui eſt accordée par le monar-
» que, pour dépouiller le trône de ſes dernieres
» pompes; & les amis de la raiſon ſont ſi froids,
» ſont ſi calmes, qu'ils n'oſent marquer une route
» au milieu des exagérations de tout genre; déjà
» même on ne ſe connoît plus à la marche de la
» ſageſſe & de la vertu; cette marche qui décrit
» toujours un cercle autour d'un point fixe, doit
» paroître vacillante aux hommes de parti, parce
» qu'ils ne ſont pas toujours placés au même de-
» gré ſur le méridien de leurs paſſions; mais

» tandis que ces paſſions ont eſſuyé pluſieurs fois
» des révolutions, & en éprouveront encore,
» l'homme gouverné par un principe de morale
» ſe trouve aujourd'hui tel qu'il fut en d'autres
» temps, & tel que l'avenir le verra. C'eſt donc
» parce que je n'avois point changé qu'on m'a
» préféré les derniers venus, & qu'on les a trouvés
» les ſeuls véritables amis de la liberté. Cepen-
» dant, je puis le demander, lorſque *ſeul* à la
» cour, ſans appui, ſans compagnon, ſans mo-
» dele, au milieu de la guerre, en ces temps mal-
» heureux où les républicains eux-mêmes élevent
» pour un temps un pouvoir arbitraire; lorſque
» *ſeul* en de pareilles circonſtances, j'ai profeſſé
» le premier les ſentimens généreux d'une liberté
» raiſonnable; lorſque je faiſois entendre un lan-
» gage inconnu juſqu'alors; lorſque *ſeul* je réſiſ-
» tois aux grands; lorſque *ſeul* encore je prenois
» en main la cauſe du peuple, je puis le deman-
» der, que faiſoient alors la plupart de ceux qui,
» dans ce moment, proclament à ſi haute voix
» leurs vertus civiques? Il faut le dire, je les ai
» vus courbés ſous les pas des miniſtres ou des
» premiers commis en faveur; je les ai vus s'hu-
» milier volontairement devant le pouvoir, &
» s'occuper avec une moelleuſe adreſſe du ſoin
» de lui plaire & de le flatter; je les ai vus ſervir

» & ſeconder baſſement tous les genres de deſ-
» potiſme ; je les ai vus enfin, ſe glorifiant de leurs
» livrées, donner dédaigneuſement le nom d'eſprit
» exalté à celui qu'ils trouvent aujourd'hui trop
» en arriere de leurs paſſions ou de leurs ſenti-
» mens compoſés.

» Quelle a été la conduite de ce même mi-
» niſtre qui, après avoir ſervi la liberté dans le
» cours de ſa premiere adminiſtration, & après
» l'avoir avancée d'une maniere ſi remarquable
» dans ſon rapport au conſeil du 27 décembre
» 1788, l'avoit encore ſecondée par les diffé-
» rentes diſpoſitions eſſentielles dont il a rendu
» compte ? Certes, il lui étoit aiſé, avec tous
» les titres qu'il avoit acquis & avec tant d'avances
» par-deſſus les autres, de conſerver les triom-
» phes de la popularité : il avoit fait le plus diffi-
» cile, quand il avoit lutté contre les puiſſans,
» & quand il avoit ſi long temps combattu pour
» le peuple & pour ſes droits ; mais il n'a pas
» voulu de l'éclat qu'il falloit acheter par l'eſcla-
» vage de la penſée ou par l'abaiſſement de ſon
» caractere ; & laiſſant aux autres le ſoin de ré-
» parer, par l'exagération de leurs opinions, le
» long retardement de leurs généreux principes,
» il eſt demeuré conſtamment ſur ſa ligne, & il
» a mieux aimé reſter ſeul au milieu de tous,

» que de désobéir à sa raison & à sa conscience, en
» s'unissant sans réserve à tous les sentimens &
» à toutes les opinions du parti triomphant. C'est
» par cette conduite, courageuse peut-être,
» mais du moins estimable, qu'il s'est trouvé
» pareil à celui qui avoit préparé la liberté pu-
» blique, & qui l'avoit accélérée par tous les
» moyens dont la raison, l'honneur, & le devoir
» avoient permis de faire usage. Loin donc d'a-
» voir changé, il s'est vu le même, & lorsque, pour
» défendre la cause des communes, de cette classe
» de citoyens trop oubliée, il s'exposoit à tant de
» haînes, & lorsqu'il se soumettoit à leur dis-
» grace, plutôt que d'être infidele à sa morale
» & à ses principes. Sans doute ce second sacri-
» fice a été le plus grand; j'y ai joué le reste
» de mon bien, celui qui m'étoit demeuré
» d'une longue suite de travaux & de dévoue-
» ment, celui que j'avois sauvé des mains des
» méchans, celui qui m'étoit si cher, cette affec-
» tion, cette bienveillance du peuple, qui m'avoit
» si long-temps consolé de mes peines. Il falloit
» bien qu'on le trompât ce peuple à mon égard,
» comme on l'avoit trompé sur tant d'autres
» choses. J'ai vu passer sa faveur à ceux qui ne
» l'aimoient que d'hier, à ceux que j'avois aper-
» çus dans la foule de ses oppresseurs, à ceux

» qui ont médit du gouvernement, après avoir » demandé leur part aux abus, & après l'avoir » obtenue ».

Si ce petit nombre de pages qu'il m'en a tant coûté de ſéparer des autres, peint les ſentimens de M. Necker, ſon ſyſtême en adminiſtration eſt encore plus particulierement exprimé par ces deux paſſages.

« Je m'étois auſſi rapproché des méditations » qui doivent occuper un homme d'état, lorſqu'en » 1775 je diſcutai les principes applicables à la » légiſlation & au commerce des grains. On étoit » alors dans la ferveur de la liberté la plus par- » faite; l'on avoit étendu ce ſyſtême à l'exporta- » tion, ſans la ſoumettre ni à aucune regle, ni » à aucune meſure; & le royaume commençoit » à s'alarmer des conſéquences funeſtes qui pou- » voient en réſulter: mais les philoſophes du » temps mépriſoient l'expérience, & ne vouloient » avoir affaire qu'aux raiſonnemens. Mon ouvrage » tempéra leurs idées exagérées, en y oppoſant » des réflexions d'une origine encore plus haute » que les aperçus généraux des économiſtes; & » depuis cette époque, ce n'eſt plus avec une » ſupériorité dédaigneuſe pour les connoiſſances » pratiques & les idées de tradition, qu'on s'eſt » permis de diſcuter la grande queſtion du com-

» merce des grains; on a pu diſputer de pair à pair
» ſur cette liberté, & ſur les limites dont elle eſt
» ſuſceptible; & je crois que dans une des con-
» troverſes les plus délicates, c'en eſt fait pour
» toujours de l'empire abſolu de la théorie; ce
» fut la premiere inſurrection heureuſe contre
» ce regne philoſophique, dont nous avons
» éprouvé la domination ſous tant de formes dif-
» férentes, & je rendis en même temps un ſer-
» vice eſſentiel à la France, à un royaume expoſé
» ſi ſouvent à de grands malheurs par une ſeule
» année de mépriſe ſur les principes du gouver-
» nement qui touchent de plus près au ſort du
» peuple & à la tranquillité publique ».

Et cette note où, condamnant l'aſſemblée d'a-
voir accepté le don des exécuteurs de la haute-
juſtice, & infligé des peines infamantes aux mi-
niſtres, il dit: « C'eſt la raiſon, dira-t-on, c'eſt
» la raiſon premiere, celle que nous avons re-
» trouvée, qui, mettant tous les hommes au ni-
» veau devant nos yeux, nous engage à recevoir,
» en pleine aſſemblée nationale, l'hommage des
» exécuteurs de la juſtice, comme celui de tous
» les autres citoyens, & à traiter avec la même
» ignominie les miniſtres du monarque & les
» plus vils criminels. Voilà, ſans doute, où peu-
» vent conduire toutes ces abſtractions qui ſer-

» vent de rudimens aux légiſlateurs de la France ;
» on les prend pour des découvertes nouvelles,
» & ce ſont uniquement des principes élémen-
» taires qu'on a dépouillés de toutes leurs idées
» acceſſoires ; & ces idées que l'on met à l'écart,
» étoient le réſultat des lumieres de l'expérience,
» du ſentiment des convenances, & des aperçus
» du génie ».

C'eſt ainſi qu'après avoir arraché les plumes du paon, on pourroit le préſenter à la foire comme un animal inconnu.

« L'on a ſu de tout temps que les exé-
» cuteurs des hautes œuvres étoient membres
» de la ſociété ; mais l'eſprit a conſeillé de
» les tenir dans l'aviliſſement, afin que cet avi-
» liſſement accrût la partie morale des ſupplices,
» & diminuât l'affreuſe néceſſité des peines phy-
» ſiques.

» On a ſu de tout temps que les miniſtres
» étoient de ſimples citoyens ; mais l'eſprit a
» conſeillé d'accroître leur conſidération de toutes
» les manieres, afin que cette partie morale du
» pouvoir d'adminiſtration rendît plus rare la
» néceſſité de recourir aux voies de contraintes
» & aux moyens de rigueur.

» C'eſt en arrêtant ſon attention ſur ces idées,
» ſuſceptibles d'une infinité d'extenſions, que

» l'on auroit vu l'insuffisance des abstractions pour
» le gouvernement d'un empire. Ces prétendues
» vérités originaires sont les quartiers de roche
» que l'on extrait des carrieres ; jamais un ar-
» chitecte ne s'en est servi avant d'y avoir ap-
» pliqué l'équerre & le ciseau ».

Ah ! que je regrette de ne pas citer le touchant récit que fait M. Necker du bonheur qu'il éprouva en obtenant à l'hôtel-de-ville la grace de M. de Besenval ! Que je regrette de ne pas transcrire aussi ces utiles réflexions sur l'organisation du pouvoir administratif, dont aucun esprit de parti ne peut récuser l'évidence ! Que je regrette de ne pas rapporter le récit des sollicitudes & des efforts sans exemple qu'il consacra à préserver Paris d'une horrible famine ! Que je regrette enfin de ne pas extraire en entier le livre où tant de sentimens généreux envers le roi dans son malheur, envers ses ennemis les plus mortels & ses amis les plus ingrats, éclatent à chaque page !

Ah ! je trouve dans cet ouvrage les idées & les sentimens que je crois la seule & véritable source de la prospérité publique ; mais moins courageux que M. Necker, intimidé par l'esprit du moment présent, je suis comme tant d'hommes honnêtes & foibles, qui apprendroient qu'ils sont les plus forts, s'ils osoient seulement se nommer.

Je gémis, je crois, & je me tais. Cependant j'oppose à ceux qui voudroient reprocher à M. Necker de ne pas être resté le défenseur de cette liberté qu'il a fait naître en France, ces paroles si remarquables.

« J'entends ce que dit un parti. On ne peut » excuser la tenacité, l'ardeur suivie que j'ai mise » au rassemblement des états généraux. L'em- » barras des finances en avoit fait naître l'idée; » mais puisque je me croyois en état de surmonter » les difficultés dont on s'étoit effrayé trop lé- » gerement, la qualité de ministre du roi m'im- » posoit l'obligation d'écarter un projet conçu » dans les alarmes, & dont les suites ne pou- » voient manquer d'être dangereuses pour l'au- » torité du prince.

» Je ne dissimule point l'objection, comme » on peut le voir, mais je crois pouvoir y ré- » pondre ».

« On oublie d'abord que dans tous les temps » un ministre a réuni différens devoirs. Je ne » pense point que sa qualité, ses fonctions l'obli- » geassent, même dans l'ancien ordre des cho- » ses, à fixer toute son attention sur l'autorité » du monarque, & à défendre cette autorité » dans toutes les acceptions & dans toutes les » applications que des préjugés ou des usages

» abusifs avoient introduites. Un ministre honnête homme pouvoit avec fidélité se transporter dans les sentimens qui appartiennent à un monarque vertueux, & en faire la regle de sa conduite. Il le pouvoit d'autant plus que, n'étant point lié par un engagement indissoluble, le prince étoit le maître de déplacer sa confiance au moment où le caractère & les opinions de celui dont il avoit fait choix pour le servir, ne s'accordoient pas avec ses desseins & ses volontés. Un ministre n'agissoit point hors du roi; mais placé près de lui & recevant ses ordres, il étoit appelé à éclairer sa justice, à diriger ses inclinations, & à le faire jouir de la premiere des faveurs du trône, de la félicité des peuples & de leurs touchantes bénédictions. Ce seroit donc une grande erreur de penser qu'autrefois le seul devoir d'un ministre étoit de veiller sur le maintien de l'autorité royale : car s'il avoit à s'occuper de la promptitude de l'obéissance, la sagesse des commandemens ne pouvoit lui être indifférente : & comment voudroit-on qu'aucun sentiment civique ne fût permis aux ministres du prince, & ne dût se mêler à leurs conseils ? Ils auroient donc été contraints à faire l'offrande de la plus noble vertu, au

» moment où ils venoient feconder par leurs
» travaux l'augufte chef de l'état & le premier
» gardien des deftins de l'empire. Ceux qui
» dans un parti veulent interpréter de cette
» maniere les anciennes obligations des ferviteurs
» du roi, ont donc oublié qu'eux-mêmes au-
» roient couvert de leurs mépris celui d'entre
» les miniftres qui, en fervant le monarque,
» eût négligé fes devoirs envers la nation. Ils
» vouloient bien tous être foignés & dans leurs
» intérêts particuliers & dans leurs prétentions
» fédératives ; mais à part ces exceptions, ils
» applaudiffoient plus que perfonne à tous les
» traits de la vertu courageufe d'un miniftre
» citoyen ; feulement peut-être ils le faifoient
» avec plus de goût, lorfque l'introduction
» des principes févères fe trouvoit encore à
» quelque diftance de leur générale applica-
» tion.

» Sans doute, ainfi que je l'ai déclaré moi-
» même aux états généraux, ainfi que je l'avois
» fait connoître antérieurement au roi & à fon
» confeil, l'ordre des finances pouvoit être ré-
» tabli fans l'intervention d'une affemblée na-
» tionale & fans recourir à de nouvelles impo-
» fitions. Mais je confidérois fous un plus haut
» afpect le rétabliffement des états généraux, &

» ce n'étoit pas au besoin du trésor public, ce
» n'étoit pas à une seule disposition générale
» que je rapportois cette grande pensée. J'avois
» connu mieux que personne combien étoit
» instable & passager le bien que l'on pouvoit
» faire sous un gouvernement où les principes
» d'administration changeoient au gré des mi-
» nistres, & les ministres au gré de l'intrigue.
» J'avois observé que dans le cours passager de
» l'administration des hommes publics, aucune
» idée générale n'avoit le temps de s'établir,
» aucun bienfait ne pouvoit se consolider. Aussi
» voyoit-on depuis long-temps & au milieu des
» richesses nationales, un discrédit déshonorant,
» & au milieu des impositions les plus diverses
» & les plus multipliées, l'embarras perpétuel
» des finances, & au milieu de la misere du
» peuple les libéralités les plus inconsidérées, &
» au milieu des lumieres progressives du siecle,
» les anciens préjugés en commerce & en légis-
» lation, & au milieu des sentimens généreux
» qui élevent les hommes à l'amour de la liberté,
» les actes d'autorité les plus arbitraires; &, par
» une singularité remarquable, près de ce pou-
» voir absolu on apercevoit continuellement
» la réserve la plus timide & la crainte de tous
» les obstacles, lorsqu'il étoit question d'opérer

» le bien par des dispositions nouvelles ou des
» moyens encore inconnus.

» Enfin l'exemple d'un peuple voisin, heureux
» & florissant à l'abri d'une constitution où les
» lumieres & les volontés générales de la nation
» étoient constamment dirigées vers les intérêts
» communs de l'état ; cet exemple & beaucoup
» d'autres considérations ramenoient habituelle-
» ment l'attention vers les précieux avantages
» qui pourroient naître du rétablissement des
» états généraux ; & l'esprit du temps, le vœu
» de la France animoient & soutenoient cette
» espérance. Aussi jamais perspective plus agréa-
» ble ne fut présentée à la nation, elle s'offroit
» à l'imagination comme un terme de repos &
» de bonheur, après de longues alarmes. Le
» royaume, fatigué de la vicissitude continuelle
» des principes du gouvernement, désiroit de
» voir enfin établis, & d'une maniere durable,
» un juste rapport entre les revenus & les dé-
» penses, un prudent emploi du crédit, une sage
» distribution des impôts, un plan général de
» bienfaisance publique, un systême éclairé de
» l'égislation, & par dessus tout, une garantie
» constitutionnelle de la liberté civile & de la
» liberté politique. Le ministre le plus habile,
» qui, à la place de cette heureuse & magnifique

» attente, se fût réduit par amour-propre à faire » jouir l'empire françois de l'effet passager de ses » talens, eût paru vouloir substituer un feu d'arti- » fice à la lumiere féconde, à la chaleur constante » des rayons du soleil, & sa folle présomption » l'eût rendu coupable envers la nation & envers » les siècles.

» Je vois comme un autre les reproches que » l'on peut faire à l'assemblée nationale ; mais » je connois aussi les grands biens qui lui sont » dus. D'ailleurs ce premier éleve de l'opinion » publique sera, quand il le faudra, redressé » par elle ; son maître le reprendra d'avoir été » si pressé de paroître & d'avoir eu trop de » confiance dans le premier jet de son esprit ; » il ordonnera que ses fautes soient réparées par » la seconde législature, & celle-ci verra de » même ses idées perfectionnées par les assem- » blées qui suivront ; mais toutes auront cet » incomparable avantage, celui qu'aucune autre » espèce de gouvernement ne peut réunir ; c'est » d'aller en avant avec l'appui de la nation ; » c'est d'agir toujours dans le sens du vœu gé- » néral ; c'est d'avoir des forces proportionnées » à l'étendue de leur tâche ; c'est de n'avoir pas à » compter avec les obstacles ; enfin, & cette der- » niere prérogative est bien grande, c'est d'obte-

» nir crédit jusques aux événemens, & d'accélérer
» par tous ces moyens les leçons de l'expérience.
» Aussi, je n'en doute point, dès que l'ordre &
» le mouvement régulier de l'autorité se réuni-
» ront à l'immensité de connoissances & d'obser-
» vations dont les assemblées nationales devien-
» dront le centre, tous les abus seront successi-
» vement détruits, & la France, ce grand &
» superbe royaume, débarrassé de ses ronces &
» de ses épines, sera, pour ainsi dire, ensemencé
» de nouveau, & recueillera chaque jour les heu-
» reux fruits d'une nouvelle culture ».

J'oppose à ceux qui, condamnant avec quelque apparence de vérité des expressions trop piquantes & peu faites pour servir d'armes à celui pour qui ses bienfaits & notre ingratitude étoient la massue d'Hercule, je leur oppose, s'ils vouloient trouver M. Necker injuste dans ses reproches ou timide dans ses craintes, la superbe conclusion de son ouvrage, les dernières pensées sur lesquelles son cœur a joui de se reposer.

« Ah ! je l'espere, il est temps encore pour
» elle d'arriver au bonheur ! il est temps encore
» pour elle de se livrer à de justes espérances !
» Cette France, ce beau royaume est encore là
» dans son entier ; un ciel pur & serein couvre
» encore son vaste horison ; un air bienfaisant,

» un souffle tempéré y répandent par-tout leurs » douces influences, une terre féconde, une » terre bénite ouvre encore son sein avec amour » aux laborieux efforts du vigilant agriculteur, » qui tous les ans y cherche de nouveaux trésors, » les mers viennent encore mouiller ses rivages » & lui apporter, en échange de son superflu, » les diverses richesses des autres contrées; le » même esprit enfin, la même activité, entre- » tiennent encore l'émulation de ses industrieux » habitans, & par-tout on voit quelques flam- » mes de ces nombreux signaux de prospérité » qui ont servi si long-temps à distinguer un » pays fortuné, l'ancien favori de la nature. » Que ces souvenirs, que ces idées consolantes » adoucissent nos ames & calment nos passions; » & lorsque tant de bienfaits nous appellent à » la reconnoissance, n'y mêlons pas ces senti- » mens de haîne qu'une longue suite de malheurs » pourroit à peine excuser. Ah! la paix & » l'union! la paix & l'amour entre les enfans de la » même patrie! & que chacun, pour arriver à » ce terme, fasse quelques sacrifices! Vous qui, » par un exemple unique dans les annales du » monde, avez cru pouvoir mettre aux voix » la justice, la compassion, la bonté, & jusques » aux sentimens de la confiance, tendez enfin

» une main fraternelle à ceux que vous avez
» pourſuivis ſi rigoureuſement ; ne regardez pas
» avec négligence le déſeſpoir de cent mille
» familles, vos aînées, au moins par l'ancien-
» neté non interrompue de leurs ſervices envers
» l'état ; adouciſſez l'effet des atteintes que vous
» avez portées à leurs propriétés & à tous les
» droits qui compoſoient leur héritage ; & entre
» les différentes égalités dont vous êtes épris,
» n'oubliez pas celle du bonheur, la plus réelle
» de toutes. Vous n'avez voulu agir que par
» la force & par la contrainte, & vous avez
» ainſi créé toutes les réſiſtances qui naiſſent de
» la fierté du caractere ; celles-là cependant chez
» tous les hommes, & chez les françois en
» particulier, ſont les plus difficiles à vaincre.
» Vous avez irrité par des formes impérieuſes
» ceux que vous avez rendus malheureux ; &
» comme ſi vous euſſiez été jaloux de leurs ſen-
» timens de généroſité, vous ne leur avez pas
» menagé le moyen d'y céder d'une maniere
» honorable. Vous avez toujours parlé au nom
» de la loi, mais d'une loi que vous aviez faite ;
» mettez quelque prix auſſi à celle qui a fondé
» les empires, à celle que les conquérans eux-
» mêmes ont reſpectée, à cette loi de ſageſſe
» & d'équité, qui, prenant les hommes dans

» l'état où ils ſont, tend à rapprocher toutes les » claſſes de citoyens par leurs divers intérêts » & par la variété de leurs rapports. On eût dit, » à votre empreſſement de tout renverſer dans » un temps donné, que vous étiez des députés » d'un autre monde planétaire, & que, forcés » d'y retourner à jour fixe, & devant remporter » avec vous les idées de juſtice & de raiſon, » vous vous trouviez dans la néceſſité de tout » entreprendre, de tout arranger avant votre » départ, & de nous donner à la hâte des lois » pour la durée des ſiecles. Mais rien de tout » cela n'exiſte ; vous êtes des hommes de cette » terre, des hommes paſſagers comme nous, des » hommes élevés à la même école, à celle du » temps & de l'expérience, & qui recevrez en- » core tous les jours de nouvelles inſtructions. » Ceux qui vous ſuivront vous paſſeront en » ſcience, comme vous-mêmes en avez paſſé » d'autres. Soyez donc timides & circonſpects » dans la réviſion que vous allez faire de vos » différens décrets. Ne perdez pas de vue que » c'eſt au ſein des diviſions, au milieu des » paſſions de tout genre, que vous avez com- » poſé la légiſlation de la France. Votre ouvrage » a dû ſe reſſentir de ces circonſtances ; l'Europe » le voit, l'Europe en juge ainſi ; ne ſoyez donc

» pas ſeuls à y donner une confiance ſans bornes.
» Ne décernez le nom, le grand nom d'im-
» muable qu'à un petit nombre de baſes, à celles
» qui ſont évidemment néceſſaires pour le bon-
» heur des nations & pour le maintien d'une
» ſage liberté.

» Conſidérez tous les motifs puiſſans qui vous
» y convient ; jugez au fond de votre conſcience
» ſi vous avez eu conſtamment une opinion libre
» & indépendante ; examinez ſi vous avez été, au
» milieu des mouvemens de Paris, tels que vous
» vous ſeriez trouvés dans l'aſile du ſage & dans
» une retraite écartée où vous n'auriez eu pour
» guides que vos ſentimens & vos propres pen-
» ſées ; examinez encore ſi nul retour ſur vous-
» mêmes n'eſt venu vous déranger de la route
» que vous auriez ſuivie au nom du bien pu-
» blic ; faites le compte ſecret des ſéductions
» qui vous ont été préſentées, & le déſir de la
» réputation, & l'eſpoir de la gloire, & les
» charmes habituels de la louange, & les idées
» confuſes d'une ambition vague, & tant d'autres
» conſidérations perſonnelles ; réfléchiſſez enfin ſi
» vous n'avez pas eu plus ſouvent les regards
» fixés ſur l'étroite galerie de votre amphithéâtre,
» que ſur l'eſpace immenſe où la poſtérité prendra
» place.

» Et quand vous aurez fait ce recenſement,
» jugez vous-mêmes, ſi vous voulez, ſi vous pou-
» vez vous rendre garans à vous ſeuls envers les
» générations ſuivantes, de toutes les lois que
» vous leur avez faites ſous le nom irrévocable
» de conſtitutionnelles; examinez ſi, ſans aucun
» acte ſpécial de tutelle à vous remis par les gé-
» nérations précédentes, vous avez pu changer
» en entier & bouleverſer de fond en comble
» l'héritage qui appartient par ſubſtitution aux
» races futures, & le leur tranſmettre en cet état,
» ſous la ſeule caution de votre génie. Enfin lors
» même que vous borneriez vos regards & vos
» inquiétudes au temps préſent, ne perdez pas
» de vue qu'il eſt des difficultés prochaines dont
» vous n'avez pas encore aperçu les commence-
» mens; ſongez au déſir qu'auront vos ſucceſſeurs
» d'être remarqués à leur tour; ſongez à l'influence
» des divers amours-propres que vous avez mis en
» activité; ſongez à l'accroiſſement inſenſible du
» bruit des mécontens, à meſure que les hommes
» prudens ſe permettront d'élever leurs voix, &
» que les timides l'oſeront; enfin ſongez au carac-
» tere d'une nation qui n'eſt forte & conſtante
» qu'en avançant ou en s'élevant, & qui cherche
» un autre but, un autre mouvement, quand elle
» touche aux termes de ſes premiers vœux.

» C'eſt une ſituation bien favorable que celle
» où l'on n'a plus beſoin que de prudence & de
» modération, que celle où, pour aſſurer ſes
» triomphes, il ſuffit de les circonſcrire, & où,
» pour conſolider ſon empire, il ſuffit de lui
» marquer des limites. Ne vous reſtera-t-il pas
» aſſez de gloire, & ſur-tout aſſez de bonheur,
» ſi tant d'excellentes inſtitutions que l'on pourra
» rapporter à votre zele & à vos travaux, ſurvi-
» vent à l'agitation de nos premieres paſſions, &
» ſi l'on recueille en paix, après vous, les fruits
» de vos généreuſes ſemences? Faites que les
» regrets des uns, que les larmes des autres, que
» les défiances & les craintes de tous viennent
» enfin à ceſſer, & l'on relevera, d'un commun
» accord, tout le bien dont on vous eſt redeva-
» ble. Ce n'eſt pas d'une approbation implicite &
» craintive dont l'aſſemblée doit être jalouſe; il
» n'eſt point de tyran, il n'eſt point d'uſurpateur
» qui n'en ait obtenu de pareilles au temps de ſa
» puiſſance; & ſi Tamerlan, après ſes victoires,
» avoit exigé qu'on lui jurât qu'il étoit le prince
» le plus doux & le plus clément de la terre, il
» auroit obtenu ce ſerment avec la plus grande
» facilité; & Bajazet l'auroit ſigné lui-même à tra-
» vers les barreaux de ſa cage.

» Ce n'eſt pas à de pareilles déférences que

» l'assemblée doit borner son ambition ; elle a fait » assez de choses dignes de louange, pour aspirer » à des hommages éclairés, & pour tolérer que » le vœu pur de la nation se fasse entendre après » elle.

» Ce vœu pur, sans doute, est difficile à con» noître ; car ce n'est pas au milieu des passions » les plus ardentes, ce n'est pas aux premiers mo» mens d'une grande révolution, ce n'est pas sur» tout au milieu d'une ville où la licence interdit » la liberté, qu'on peut discerner les souhaits per» manens & les sentimens de durée ; mais je crois » qu'il dépend de l'assemblée, je crois qu'il dé» pend sur-tout de plusieurs de ses députés de » calmer insensiblement les esprits, & d'appro» cher ainsi les opinions du point de modération » auquel elles seront amenées par la seule force du » temps.

» On doit désirer aussi que les mécontens » n'éloignent pas eux-mêmes le triomphe de la » raison, soit par leur conduite au dedans du » royaume, soit par leurs agitations au dehors. » Ils n'ont pas aperçu de quelle force eût été dans » leur cause une contenance noble & sereine, & » ce silence majestueux de l'opprimé, qui a souvent » accablé l'orgueil de l'oppresseur ; mais ils devoient » savoir au moins que plusieurs de leurs démar-

» ches ont servi les vues de ceux qui ont besoin
» des apparences de danger pour soutenir à la fois,
» & leur crédit, & leurs opinions extrêmes, &
» leurs projets inconnus.

» Je ne demanderois pas à des hommes offensés
» de tant de manieres, je ne leur demanderois
» pas de revenir en France sous le regne de la
» présente législature; ils ont trop sujet de s'en
» plaindre, & dans les formes, & dans les choses
» réelles. Ainsi, lorsqu'ils diroient : Nous atten-
» drons, pour céder aux circonstances, que la
» nation s'explique par un autre organe, on
» apercevroit, dans cette conduite, quelque
» chose dont toutes les ames fieres auroient
» le sentiment ; & ce qu'on entend mieux
» encore, c'est comment ils ne fléchissent pas
» sous les peines pécuniaires auxquelles on a eu
» l'impolitique de recourir; c'étoit peut-être une
» nouvelle offense que d'attendre d'eux cette foi-
» blesse. Mais s'ils étendoient leur ressentiment
» jusques sur la patrie.....; s'ils ne voyoient pas
» tous les maux dont ils seroient la malheureuse
» origine..... Je ne puis le penser..... Ce
» sont des bruits mensongers, ce sont de fausses
» terreurs.....Voudroient-ils venir en ennemis
» sur cette terre qui les a vus naître? Dans quel
» lieu pourroient-ils marcher, sans y fouler aux

» pieds la cendre de leurs aïeux, de ces héros de
» la France, péris en défendant le royaume, &
» qui, dans le cours de leur vie, avoient éprouvé
» quelquefois l'ingratitude de leur patrie, sans
» avoir jamais cessé de l'aimer. Ils vous crieroient
» du fond de leurs tombeaux : Arrêtez, arrêtez ;
» ces titres que nous vous avons transmis, c'est
» par nos vertus & notre courage que nous les
» avons acquis, & ces biens dont vous avez hé-
» rité de nous, nous les aurions sacrifiés pour
» l'état, s'il eût été nécessaire. Notre nom qui
» vous reste vous impose les mêmes devoirs. Ils
» vous diroient encore : Ce pays où vous porte-
» riez la guerre n'est point à ceux dont vous
» vous plaignez ; il est à vous comme à eux ; il
» est à vos enfans comme aux leurs ; attendez
» avec calme la justice du temps ; mais dût-elle
» tarder, dût-elle ne jamais venir, osez tout
» supporter, plutôt que d'avoir un seul reproche
» à vous faire.

» Je ne dois pas mêler ma voix à celle que
» je viens de faire entendre ; je n'ai pas le droit
» de parler à ceux qui ne m'aiment point ; &
» dans un moment où tant de motifs animeroient
» mon langage, je ressens péniblement une in-
» justice qui retient mon émotion, & arrête
» avec contrainte tous les élans de mon ame.

» Je me permettrai ſeulement d'inviter les » citoyens mécontens à ne pas détourner leurs » regards des biens généraux, des biens éminens » auxquels ils participeront, ſi la paix, ſi l'ordre » ſe rétabliſſent, & ſi des idées de modération » ſuccedent aux premieres paſſions. C'eſt quel- » que choſe pour tous que tant d'abus détruits; » c'eſt quelque choſe pour tous que ce rempart » inexpugnable oppoſé au retour des anciens » déſordres; c'eſt quelque choſe pour tous que » l'abolition des impôts, conſidérés ſi long-temps » comme oppreſſifs, & l'affranchiſſement de cette » multitude d'entraves, nuiſibles à la circulation » & à l'accroiſſement des richeſſes nationales; » c'eſt auſſi quelque choſe, c'eſt un bonheur » pour tous que la réunion des diverſes parties » de l'empire ſous les mêmes lois, & cette » parité d'intérêts qui devra déſormais prévenir » leurs anciens motifs de jalouſie; ſur-tout c'eſt » un bonheur pour tous que l'aveu général » & l'affermiſſement invariable des principes » garans de la liberté civile & politique; enfin » c'eſt un bonheur, un grand bonheur pour » tous, & un bonheur en partage avec les géné- » rations à venir, que cette autorité aſſurée au » vœu national, & cet appel éternel de toutes

» les

» les connoiſſances & de toutes les lumieres au
» grand ouvrage du bien public.

» Certainement nous ſommes, dès à préſent,
» environnés de tous les élémens qui peuvent
» former un gouvernement proſpere ; il ne faut
» plus que les réunir, que les amalgamer en-
» ſemble avec convenance, & les ſoumettre en-
» ſuite à l'épreuve du temps. Ainſi, pourvu que
» nous ne cherchions pas à entretenir la confu-
» ſion, nous pouvons encore eſpérer de faire
» un jour envie au reſte de la terre. Mais ſi la
» confiance inconſidérée des uns, les haînes &
» les violences des autres, les vanités de tous
» viennent faire tumulte au milieu de nous, &
» nous empêcher d'écouter les leçons de la ſa-
» geſſe, nous verrons de près le terme de nos
» vœux, ſans être jamais sûr d'y atteindre.

» Défions nous des amis cachés du deſpotiſme,
» mais défions-nous auſſi de ceux qui ſe ſervent
» du nom de la liberté pour exciter un aveugle
» enthouſiaſme ; car nous ne ſavons pas ce qu'ils
» veulent faire d'un mouvement de ce genre. Ils
» ignorent encore eux mêmes le genre d'auto-
» rité dons ils déſirent la conſervation, & plu-
» ſieurs ſouhaireroient peut-être que tout fût re-
» mis en commun, que tout fût replacé dans
» l'état de nature, afin de ſe ſaiſir d'une meil-

» leure part que celle dont le hasard de la for-
» tune les a favorisés. On est véritablement
» effrayé, en cherchant à présager le dernier de-
» gré de la désorganisation civile, politique, mo-
» rale & religieuse, auquel des génies dangereux
» ou des esprits désordonnés voudroient insensi-
» blement nous conduire. Ils auront, n'en dou-
» tons point, un abus à dénoncer, une épouvante
» à donner, jusqu'à ce qu'ils aient amené le ni-
» vellement le plus absolu des hommes & des
» choses; & s'ils avoient la hardiesse des Titans,
» parvenus à renverser le royaume, ils se servi-
» roient de ses débris pour escalader le ciel; & là,
» s'ils le pouvoient, après avoir égalisé l'action
» des élémens, après les avoir confondus, après
» avoir rompu les liens qui retiennent la fureur
» des vents, ils jouiroient un moment du bou-
» leversement général de l'univers.

» Hélas! nous voyons de toutes parts leur
» ouvrage, & nous devons en pleurer; la confu-
» sion nous environne, & nous ne savons pas
» encore si nous pourrons échapper aux malheurs
» dont elle est l'origine. Ah! vous qui deviez
» être nos sages, & qui l'avez été quelquefois,
» comment n'avez-vous pas mieux calculé l'effet
» des différentes passions? comment n'avez-vous
» pas observé leur marche agressive, & leurs en-

» vahiſſemens journaliers ? Semblables, je le
» crains, au Philoſophe Archimede, tandis que
» vous cherchiez la ſolution de vos problêmes
» théoriques, tandis que vous étiez occupés à
» tirer des conſéquences de ce que vous appeliez
» le *principe*, vous ne vous êtes pas aperçus que
» les ennemis étoient dans vos murs, & que la
» ville étoit priſe.

» Rien de ſi beau que de rendre les hommes
» uniquement dépendans de la loi ; car elle n'a
» ni favoris, ni partialité, ni foibleſſe ; mais
» cette ſoumiſſion, il la faut demander à une
» multitude ignorante, aveugle & malheureuſe,
» & qui voudroit tirer tous les jours à la grande
» loterie des changemens & des ſubverſions. Il eſt
» aiſé de l'avoir pour ſoi, tant qu'on lui parle
» d'innovations ; mais quand le moment eſt venu
» où il faut garder & maintenir quelque choſe,
» c'eſt alors que les difficultés commencent. Et ſi
» l'on avoit cherché l'appui de cette multitude
» pour tout renverſer, comment la rameneroit-
» on ſubitement à tout reſpecter ? Et ſi l'on avoit
» permis à tous les génies malfaiſans de la tromper,
» comment la rameneroit-on facilement aux no-
» tions de la vérité ? Ah ! venez au ſecours de la
» choſe publique, & montrez-vous enfin pour no-
» tre aſſiſtance, vous tous qui réuniſſez à des ſen-

» timens civiques, un esprit droit & un caractere
» modéré; hasardez-vous insensiblement à de-
» venir nos ministres de paix & les négociateurs
» de la félicité publique; choisissez le moment
» propice pour réussir dans cette vertueuse en-
» treprise; indiquez alors aux uns ce qu'ils doi-
» vent souffrir, & aux autres ce qu'ils doivent
» céder: plénipotentiaires honorables de la raison,
» & accrédités par elle, faites valoir ses droits
» & son autorité, & travaillez à former cette opi-
» nion, la souveraine du monde & le guide
» des législateurs eux mêmes. Mêlez vous à toutes
» les assemblées publiques, non pour heurter,
» non pour offenser les passions dominantes, mais
» pour tempérer avec prudence les idées exagé-
» rées, mais pour contrebalancer un peu le pou-
» voir de ceux qui entraînent les esprits par la
» seule puissance de leur caractere. Vous aurez
» déjà beaucoup fait si vous pouvez parvenir à
» rétablir la réputation de la sagesse, & si vous
» pouvez lui gagner quelques amis, ou obtenir
» du moins qu'il y ait sûreté pour elle. Vous
» aurez déjà beaucoup fait, si vous pouvez
» commencer un traité d'union, si vous pouvez,
» pour ainsi dire, ouvrir des conférences entre
» l'ordre & la liberté, entre la popularité & la
» justice, entre les systêmes exagérés & les vieilles

» leçons de l'expérience, entre le contentement
» des uns & l'entiere satisfaction des autres, entre
» les ressentimens de l'esprit de parti, & l'oubli
» général qu'excite l'intérêt public. Ne vous laissez
» point effrayer par les contrariétés auxquelles
» vos efforts seront soumis. Le moral des hommes
» a ses tempêtes comme la nature physique; mais
» l'espérance renaît après les alarmes; les orages
» de la liberté passeront, & elle nous restera,
» nous la garderons avec ses bienfaits. Nous la
» garderons comme nous l'avons désirée, non
» pas pour le triomphe de quelques-uns, mais
» pour le bonheur de tous; car ce bonheur, ce
» bonheur général est la seule garantie durable,
» l'unique sauve-garde certaine des établissemens
» humains, & c'est à le consolider, c'est à l'ac-
» croître par des moyens justes & raisonnables,
» que notre science est destinée. Vous donc qui
» aimez la liberté dans la pureté de votre cœur,
» vous qui l'aimez sans art & sans forfanterie,
» environnez-la de toutes les idées sensibles qui
» peuvent la rendre plus chere aux hommes, &
» de toutes les idées exactes qui peuvent lui con-
» server l'appui de la raison. Ah! qu'après tant
» d'agitations, la France voie enfin le terme de
» ses inquiétudes! Ah! qu'ils arrivent enfin ces
» jours si désirés, ces jours de paix & de con-

» tentement universel, ces jours qui seront le
» commencement d'une longue & mémorable
» suite de prospérités; mon cœur s'y réunira,
» mon cœur en jouira de toutes les manieres,
» & à ce premier sentiment il m'est permis, je
» crois, de mêler une autre pensée. L'époque
» du bonheur des nations est aussi le temps de
» leur justice; car ce bonheur ne peut exister,
» ne peut être assis sur des bases durables qu'après
» la disparition de toutes les idées mensongeres,
» après la fuite honteuse de tous les vices. J'at-
» tendrai donc cette époque pour être jugé de
» nouveau, & jusques-là, je laisserai passer tous
» ces favoris de la fortune, tous ces vainqueurs
» de la morale, triomphateurs éphemeres, &
» dont les chars glorieux se briseront avant d'arri-
» ver aux premieres stations, avant d'avoir fait
» les premieres journées sur la route éternelle
» du temps ».

Mais qu'opposer à ceux qui ne connoissent dans les sentimens que la haîne, dans les idées nouvelles que la destruction des anciennes, & qui se placent toujours à ce poste d'attaque, moins dangereux, moins difficile qu'une simple défense du meilleur des hommes, ou de la plus sage des institutions? que leur opposer? Le temps & le

malheur, dont les leçons triſtement combinées éclairent ceux qu'un ſentiment plus rapide & plus fort n'attache pas à la vertu, à l'humanité, à la reconnoiſſance, avant d'avoir encore appris leurs rapports avec l'intérêt perſonnel. L'un des plus grands bienfaits de la providence fut de donner le ſentiment à l'ame, comme l'inſtinct à la nature phyſique, dont les mouvemens plus prompts que la réflexion, préſervent l'homme du danger, avant même qu'il ait eu le temps de le connoître. Oui, rien n'eſt plus dangereux en effet que le mépris des idées qui conſtituent l'ordre & le maintien de tous les liens de la ſociété. Il a paru ſimple de ſe montrer ingrat envers M. Necker, perſonne ne le défendoit; pourquoi donc auroit-on craint de l'attaquer ? Eh bien, vous, chefs du parti populaire, qui prétendez tous à notre reconnoiſſance pour des bienfaits divers, je vous le dis, vous avez préparé de vos propres mains notre indifférence & notre oubli. Quelques-uns de vous pourront mourir au milieu de nos agitations, & recevoir, ou l'hommage de la terreur, ou celui qu'il entrera dans nos vues politiques de vous décerner; mais ſi vous ſurvivez à nos calculs & à nos craintes, ne venez pas nous demander un tribut à la ſeule reconnoiſſance; ne venez pas nous le demander, tant

que vous aurez laissé subsister le monument d'ingratitude dont vous avez fourni les matériaux à l'éloquence vengeresse de M. Necker.

Ce 10 *mai* 1791.

A Paris, de l'imprimerie de Demonville, rue Christine, n°. 12. 1791.